



LE POSTILLON

LITTÉRATURE

L'amour, c'est pour les pigeons

Sale temps pour l'amour. Six ouvrages tirent à vue sur Cupidon.

PAR ÉRIC NAULLEAU

Premier à se présenter sur le pas de tir du ball-trap : Yann Moix. Une simple lettre d'amour ou le grand malentendu : « Elle appelle "homme de sa vie" un être humain qu'elle tentera, à force de mille contorsions, de mille arrangements, de mille dénis, d'inscrire dans une figure idéale. (...) Il appelle "femme de sa vie" la prochaine femme qu'il rencontrera. » La discordance entre les sexes gonfle aux dimensions d'un chant furieux, d'un règlement de comptes avec la fugitive, avec soi-même (« un étrange bouffon, un sale petit comédien »), avec le couple même : « On nous vend l'amour comme un partage des âmes ; nous ne sommes que des voisins de palier. » De cette longue missive s'exhalent tour à tour des souffles brûlants et des vents glacés, tel un ruban de Möbius textuel où le réquisitoire ne cesserait de s'inverser en plaidoyer – et retour. Il faut imaginer « La mort de la bien-aimée » de Marc Bernard revu par Thomas Bernhard ou les dissections proustiennes d'« Albertine disparue » pratiquées sous le regard de Schopenhauer. Sur ce grand livre désespéré plane la malédiction de l'écrivain, cet être béni des muses et maudit des dieux, aux yeux duquel toute chose, de ses propres tourments à la peau des femmes, devient chair à roman : « Je ne t'écris pas pour être méchant : pour être comique, aussi. Je l'avoue, je m'entraîne un peu sur toi : j'élabore des effets, j'esquisse des manies. Je postillonne un peu de style, pour voir. »

Atmosphère en apparence plus apaisée dans « Madame rêve », débuts littéraires de Pierre Grillet, déjà auteur sous le même titre de l'une des plus fameuses chansons d'Alain Bashung. Las, en évoquant le souvenir de celle qui lui en inspira les paroles, le romancier fait certes le portrait d'un être aussi séduisant que manipulateur, mais termine sa trajectoire non loin des parages explorés par son confrère : « J'accumule, je multiplie. Je ne me sens bien que dans l'élan. J'aime m'emballer. C'est vrai pour les projets et ça s'applique au sexe. Ma curiosité rarement se rassasie. C'est une drogue comme les autres. On "prend" sans en avoir forcément envie. » Belle assemblée de fantômes, de Bashung à Natasha, de l'amour taillé dans l'étoffe des songes éveillés à l'auteur lui-même, comme absent de sa propre vie,

que ce texte traversé des fulgurances ordinairement réservées à ce que Gainsbourg définissait comme un art mineur.

Au détour d'une page, Pierre Grillet s'offusque de ce que l'on puisse réduire sa chanson à une célébration de la masturbation féminine. Nul doute que Thibault de Montaigu verrait dans pareil déni une nouvelle tentative de réprimer une pratique dont il redécouvrit les agréments en Arabie saoudite. Commencé sous les dehors d'une plaisante chronique de son séjour au pays des femmes inaccessibles, « Voyage autour de mon sexe » se transforme par la suite en un gai savoir sur le plaisir solitaire. Si les rapports entre lecture et autoérotisme relèvent de l'évidence, s'il n'est guère mystérieux que « tous les grands branleurs sont victimes de nostalgie utérine. Ils rêvent inconsciemment d'un âge d'or où le plaisir allait de soi », certaines implications politiques avaient peut-être échappé aux disciples d'Onan : « Je me demande si le sexe imaginaire, dans sa nature même, n'est pas une forme de révolution silencieuse contre la doctrine libérale. Une sorte de doigt d'honneur aux principes de croissance, de production et de consommation qui nous gouvernent. » Mais l'intégrisme se tient partout embusqué, et l'amour avec soi en vient ici à surpasser l'amour avec l'autre dans maints domaines, surtout pour les écrivains toujours avares du temps distrait à leur œuvre – « J'ai perdu un livre ce matin ! » se serait exclamé Balzac.

On l'aura compris, il règne donc un nouveau « Nouveau désordre amoureux », mais à qui la faute ? A Mai 68, pardi ! Sonia Feertchak présente ainsi l'affaire : « Après avoir libéré les femmes, les idées de 68 ont furtivement entravé les hommes, et leurs compagnes dans la lampe, en reléguant les appétits masculins aux enfers, en rendant illégitime l'idée de prédation dans le désir. » D'où l'apparition de deux nouvelles catégories, d'une part les « nouveaux garçons », instruits par leurs mères de traiter avec beaucoup d'égards leurs partenaires sexuels (quand ils ne s'excusent pas de les pénétrer), de l'autre les « féminettes », lectrices de Simone de Beauvoir, qui ne rêvent pourtant que de se faire empoigner par les cheveux pour une bonne partie de jambes en l'air. Son joyeux essai explore diverses pistes pour remédier à cette fâcheuse situation. Dissocier par exemple les pratiques de domination entre adultes consentants des



ILLUSTRATION : DUSALUT POUR « LE POINT »

« Je me demande si le sexe imaginaire, dans sa nature même, n'est pas une forme de révolution silencieuse contre la doctrine libérale. » Thibault de Montaigu



violences et discriminations subies par les femmes dans le champ social. Ou préférer le féminisme de désir au féminisme radical – pour le second, « *l'oppression passe par la sexualité* », pour le premier « *c'est la libération qui passe par la sexualité* ». « *Les femmes s'emmerdent au lit* » est écrit par une représentante du beau sexe qui aime les représentants du sexe fort avec autant de passion que de lucidité sur leur compte.

Selon Monique Canto-Sperber, la généralisation du bricolage sentimental (*voir plus haut*) ne saurait dissimuler que, « *dans une culture où les liens se font et se défont comme le souhaitent les individus, la persistance des idées d'engagement amoureux recouvre un paradoxe, reflet des difficultés attachées aux liens humains* ». Autrement dit, la moderne liberté des corps se payant bien souvent du désarroi des cœurs, il serait temps de prendre l'adultère au sérieux pour se demander si « *la relation amoureuse porte des engagements implicites assez contraignants pour qu'il soit légitime de parler dans certains cas de trahison d'amour* ». Dans cette nouvelle étude, l'ancienne directrice de l'École normale supérieure en appelle moins à la philosophie morale qu'à certaines figures littéraires (Anna Karenine, Don Juan, Ariane Deume dans « Belle du Seigneur »...) pour parvenir à la conclusion que les contemporains ne se débrouillent guère mieux que leurs grands-parents en dépit d'une bien moindre pression sociale. Ce que l'on trouvera, au choix, rassurant ou inquiétant. Sans prétendre édifier le lecteur ou la lectrice (« *Plutôt que de porter un jugement moral sur l'adultère, il vaut mieux définir les dilemmes qu'il suscite* »), « Sans foi ni loi » tord cependant le cou à quelques illusions postmodernes : aimer à la fois son mari et son amant, ainsi qu'y invitent régulièrement certains hebdomadaires féminins, est ainsi qualifié de « *prétention irréaliste* ». La même méthode s'applique ensuite à des questions comme « L'amour et l'amitié, comment les distinguer ? » ou « Les raisons de l'amour chez les philosophes ».

Mais il n'est de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre. Dopés aux endorphines, victimes des stratagèmes dont use l'espèce humaine pour se perpétuer, convaincus que seule la mort viendra les séparer en dépit des statistiques sur le divorce, ainsi marchent deux par deux les amoureux vers

« Après avoir libéré les femmes, les idées de 68 ont furtivement entravé les hommes, et leurs compagnes dans la lampée, en reléguant les appétits masculins aux enfers. » *Sonia Feertchak*

l'inévitable catastrophe, selon Olivier Bardolle. Une seule solution pour détourner ces lemmings du saut dans le vide et de la noyade, ressusciter une des plus anciennes écoles de pensée au monde : « *Le cynisme ayant pour objet de combattre toutes les illusions, il était naturel qu'il constitue l'antidote à la première d'entre elles : l'amour* ». Ce brillant héritier de Diogène procède toutefois de manière plus pédagogique que son incontrôlable ancêtre. A le lire, il conviendrait tout d'abord de dissiper les illusions du sentiment comme du sexe, puis d'adopter une attitude équilibrée par la satisfaction des désirs, de crainte que leur répression n'en accentue la tyrannie. Il sera alors temps de s'ouvrir aux bienfaits de la pensée cynique « *par le rire : elle nous apprend l'autodérision et le détachement ; par la frugalité : elle nous enseigne de réduire notre dépendance aux biens matériels ; par la simplicité des mœurs : elle nous montre la voie d'un certain agrément existentiel qui pourrait s'apparenter à la joie de vivre* ». En cas de rechute, la seconde partie du « Cynisme comme remède au chagrin d'amour » propose un florilège de citations à méditer, de Jules Renard (« *J'ai connu le bonheur, mais ce n'est pas ce qui m'a rendu le plus heureux* ») à Fontenelle sur son lit de mort (« *Il est temps que je m'en aille, je commençais à voir les choses telles qu'elles sont* ») en passant par Antoine de Rivarol (« *Il y a des femmes honnêtes comme il y a des vocations manquées* »). Ultime conseil donné par l'auteur : ne pas hésiter à corriger les possibles excès du cynisme par... l'amour. Les ailes en charpie, Cupidon tourne certes un peu en rond, mais il vole encore ■

LES SIX CORPS DU DÉLIT



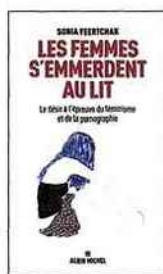
« Une simple lettre d'amour », de Yann Moix (Grasset, 144 p., 12,90 €).



« Madame rêve », de Pierre Grillet (Stock, 128 p., 13 €).



« Voyage autour de mon sexe », de Thibault de Montaigu (Grasset, 280 p., 18 €).



« Les femmes s'emmerdent au lit », de Sonia Feertchak (Albin Michel, 224 p., 15 €).



« Sans foi ni loi. Amour, amitié, séduction », de Monique Canto-Sperber (Plon, 208 p., 16 €).



« Le cynisme comme remède au chagrin d'amour », d'Olivier Bardolle (L'Éditeur, 192 p., 12 €).